

En 1977, la revue *Communications* consacre un numéro spécial à la publication de travaux de jeunes chercheurs qui se trouvent au stade du projet de thèse de troisième cycle. La préface est signée Roland Barthes. Dans ce texte de présentation, il rappelle l'exceptionnel de l'initiative car, d'habitude, l'institution n'est pas prête à adresser une demande d'écriture aux jeunes chercheurs. Une demande de travail, oui, pour répondre aux attentes de rentabilité et de comptabilité des efforts. Mais pas un appel au discours du désir, à la création «d'une assemblée vivante de lecteurs en qui se fait entendre le désir de l'Autre (et non le contrôle de la Loi)». Or, laisse entendre Barthes, on connaît bien les effets néfastes des rouages les plus institutionnels de l'académie : un travail fonctionnel, morose et aliéné au lieu de la découverte de soi comme penseur et auteur. Cette découverte ne peut avoir lieu que dans un contexte de désir, de pulsion créatrice, de volonté intime d'écrire pour soi et pour les autres. Et aussi dans un contexte de souffrance, provoqué - non pas par un délai à respecter ou une promotion à assurer -, mais par la confrontation avec ses limites, ses doutes, ses questionnements. Cette écriture du désir connaît des étapes - des phases de balbutiement aux moments de grâce - qui, pour être légitimées, méritent d'être visibles.

La création d'une nouvelle revue - *Carnets de bord* - participe de cette envie de dévoilement. Ce projet est né de la volonté de reconnaître et de rendre publics les écrits qui ont pour dénominateur commun l'état émergent d'une pensée et d'une écriture. Sortir de l'ombre les notes réflexives autour de questions institutionnelles, autour de problèmes théoriques ou encore autour d'un ouvrage lu et apprécié, tel est l'appel lancé par cette revue aux jeunes chercheurs en sciences humaines. Au cours d'une recherche, des notes hétéroclites sont souvent consignées dans un carnet en attendant le moment de les structurer en textes. Or, faute de temps (ou d'encouragement à le faire), leur écriture reste au stade des bonnes intentions. Pourtant, on le sait, s'autoriser des parenthèses réflexives autour d'une question qui nous interpelle constitue une démarche stimulante et nécessaire à la survie de la motivation intellectuelle. *Carnets de bord* souhaite donc exposer et juxtaposer les pages de tous ces carnets parfois délaissés dans les tiroirs des chercheurs.

Mais pourquoi s'adresser en particulier aux jeunes chercheurs ? Si Barthes insiste sur l'exceptionnel dans l'acte de publier des textes de doctorants c'est parce que, du point de vue de la doxa scolastique, il est inconvenant de cautionner des entreprises «immatures». Il est dit que le moment de publication doit rester un de ces rituels d'institution qui marquent les étapes progressives de la reconnaissance. Une telle affirmation de pouvoir - exprimée dans l'acte d'autoriser - s'accompagne de normes relativement rigides et le plus souvent implicites. Ainsi, le jeune chercheur sait qu'il doit attendre le moment pour soumettre un premier texte à une revue scientifique. Dans l'absolu, rien lui interdit la réalisation d'une telle volonté. Cependant, dans les faits, le jeune chercheur éprouve un sentiment d'intimidation dû à l'intériorisation de la norme de l'excellence. Ceux qui publient sont ceux qui ont fait leurs preuves, qui ont des choses à dire, des résultats à présenter, ceux qui font preuve d'aisance dans la rhétorique de la démonstration. La situation du jeune chercheur, sans être radicalement exceptionnelle par rapport à n'importe quel chercheur, tire donc sa spécificité de l'attente. Une attente vécue dans une certaine clandestinité : on connaît rarement ses questionnements et même l'objet sur lequel il travaille. Quand on l'interroge, autour d'une discussion fugace, il se fait discret, il ne fait que situer son travail par rapport à une thématique générale. Histoire de fuir la violence que la légèreté de ces curiosités éphémères exerce sur une identité passablement absorbée par son travail de coulisses. Sans pouvoir éradiquer l'inquiétude liée à ce long moment d'attente, une revue peut néanmoins proposer une tribune de discussion aux travaux en cours, aux réflexions annexes, et à certains états d'âme vécus par le chercheur et qui structurent fortement son identité.

Suivant l'esprit qui anime le projet de la revue *Carnets de bord*, nous avons jugé pertinent de proposer, comme premier dossier thématique une problématique - l'élaboration d'une thèse de doctorat - qui touche directement la question des états liminaires d'une réflexion intellectuelle. Le rite d'institution qu'est la thèse de doctorat constitue l'épreuve initiatique par excellence selon le monde académique. Une épreuve à travers laquelle l'impétrant doit répondre aux attentes fortes de la communauté scientifique - en termes de pertinence mais parfois aussi d'impertinence (l'originalité d'un questionnement) - pour trouver la reconnaissance de sa propre valeur intellectuelle.

Dans son article, Anne Dupanloup montre comment cette épreuve initiatique se transforme très vite en parcours du combattant. Le poids symbolique de la thèse de doctorat se fait ressentir au niveau de l'identité personnelle du jeune chercheur : ce dernier se trouve souvent démuni au cours de son travail, assailli qu'il est par les doutes quant à ses capacités et quant au soutien concret que l'institution lui offre. Anne Dupanloup tente, par un exercice de socioanalyse, de mettre en évidence les différents mécanismes cognitifs et institutionnels qui agissent sur le travail de thèse et qui renforcent l'idée d'épreuve. Se lancer dans la longue et ardue entreprise qu'est la réalisation d'une thèse de doctorat, et dont les bénéfices statutaires et symboliques sont de plus en plus flous, peut relever du masochisme. Toutefois, et telle est la conclusion de l'auteur, le choix de ce parcours du combattant se justifie moins par la recherche de mérites statutaires que par la quête d'un espace de liberté intellectuelle.

Pierre Verdrager peut facilement se reconnaître dans certaines des dimensions du parcours du combattant décrites par Anne Dupanloup. Dans son article, il relate les étapes de son cheminement dès la formulation du premier projet jusqu'à la publication récente de sa thèse de doctorat. Toutefois, au lieu d'exposer les résultats scientifiques de son travail, Pierre Verdrager cherche à éclairer certains aspects qui structurent le travail et l'identité du doctorant : la question de la survie alimentaire, du regard suspicieux de l'environnement porté sur l'activité de «l'éternel étudiant», de la démarche autodidacte, des changements et des découvertes au niveau théorique, etc. Le temps de la thèse mêle tous ces plans identitaires réunis sous le même signe de la précarité et de la soif de (re) connaissance.

Ces propos ne sont pas non plus étrangers à Mary Haour-Knipe qui s'exprime, au cours d'un entretien mené par Claudine Burton-Jeangros, sur les motivations personnelles qui ont accompagné la réalisation de sa propre thèse de doctorat. Son long parcours de doctorante est marqué par les périodes de doute mais aussi par les échanges fructueux qui lui ont permis de continuer. Dans son cas, mais comme dans beaucoup d'autres, la thèse devient au fur et à mesure que le temps passe, une affaire de plus en plus personnelle : il s'agissait pour Mary Haour-Knipe de boucler une étape de son parcours de vie (mener à terme une entreprise) et non pas de construire un tremplin en vue d'une carrière académique. Son entretien montre, comme l'analyse d'Anne Dupanloup, les fonctions latentes du parcours du doctorant : les contraintes sont acceptées plus dans une logique de construction identitaire intime («se prouver quelque chose») que dans une simple adhésion aux normes institutionnelles.

L'exercice de réflexivité s'avère également essentiel au cours de la construction d'une problématique de thèse. Se centrer l'espace d'un article sur un détail conceptuel permet au jeune chercheur de préciser ses intentions théoriques et de tester la pertinence de ses questionnements. A ce sujet, Cristina Ferreira focalise son attention sur un des usages importants des lectures effectuées au cours du travail de thèse, à savoir, utiliser les arguments savants davantage comme objets d'analyse que comme références d'appui qui servent à étayer les propos du chercheur. Dans son travail de thèse, elle cherche à déceler les arguments développés dans les discours ordinaires qui concourent à justifier la famille comme nécessité sociale. Pour approfondir du point de vue conceptuel le type d'arguments avancés, l'auteur décide dans son article de faire une sorte d'exercice prenant appui non pas sur des discours ordinaires mais sur des discours savants. L'auteur a trouvé dans une controverse intellectuelle - celle qui oppose les sociologues Irène Théry et Eric Fassin autour de l'accès des couples homosexuels à la filiation - un terrain propice au développement de sa réflexion conceptuelle.

Ces quatre textes exposent chacun des manières différentes de traiter le thème proposé par le comité de rédaction. Le premier présente une réflexion sur les conditions objectives et subjectives du travail de thèse. Le deuxième article fait le récit du processus de construction identitaire d'un chercheur à l'aide de son objet et vice-versa. La troisième contribution privilégie l'entretien comme moyen d'accès au récit d'une expérience. Enfin, le quatrième texte donne à voir un extrait du carnet de bord d'une doctorante aux prises avec le travail de conceptualisation.

Au-delà des manuscrits qui se rapportent au dossier «Parcours de thèses», *Carnets de bord* propose une rubrique destinée à des «Divers». Dans ce cadre, Marc Berthod propose une réflexion sur l'écriture en anthropologie, ceci à partir de l'usage de la comparaison. Pour cet auteur, la comparaison relève davantage d'un dispositif narratif (qui veut s'ignorer comme tel) plutôt que d'une méthode descriptive (qui se veut objective). A partir de là, il pose la question des vertus poétiques d'une écriture anthropologique qui expliciterait et développerait ce que, en quelque sorte, on sait déjà : de la confrontation entre le chercheur et son objet naît un objet *sui generis* qui est le texte.

Cette rubrique comporte une deuxième contribution. Lorena Parini présente un article où elle fournit des arguments en faveur d'une légitimité institutionnelle des «Etudes genre». Au cours de ces dernières années, nous rappelle l'auteur, nous avons assisté à l'émergence de travaux dans différentes disciplines qui attestent de l'importance de la problématique genre dans la compréhension d'une multitude de phénomènes sociaux, historiques, politiques, etc. Cette valorisation actuelle doit, selon Lorena Parini, s'accompagner d'une implantation institutionnelle autonome, plus favorable au développement d'une nouvelle discipline.

Finalement, dans la rubrique «Comptes rendus» nous publions les recensions des ouvrages de Simone Delattre, *Les douze heures noires. La nuit à Paris au XIX^e siècle* (Marco Cicchini) et de Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, *La sociologie de la bourgeoisie* (Raphaël Hammer).

La création de cette revue peut aussi se lire comme un acte symbolique important dans un contexte de fragilisation des sciences humaines. La non reconnaissance politique de la valeur et de la nécessité de projets de recherche menés par les sciences humaines confronte ces dernières à un sentiment d'archaïsme. Loin d'une logique de rentabilité du savoir, elles persistent à défendre leur autonomie intellectuelle voire leur rôle de résistance culturelle. Pour notre part, nous estimons que la création d'une revue - surtout dans de telles conditions - fait partie de cette logique de résistance.

Le comité de rédaction